Territoires du quotidien et espaces sexués. Du voisinage résidentiel aux espaces d'anonymat

Jacqueline Coutras

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/strates/6737>

ISSN : 1777-5442

Éditeur

Laboratoire Ladyss

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2008

Pagination : 225-235

ISBN : 0768-8067

ISSN : 0768-8067

Référence électronique

Jacqueline Coutras, « Territoires du quotidien et espaces sexués. Du voisinage résidentiel aux espaces d'anonymat », *Strates* [En ligne], 14 | 2008, mis en ligne le 05 mars 2013, consulté le 07 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/strates/6737>

Ce document a été généré automatiquement le 7 septembre 2020.

Tous droits réservés

Territoires du quotidien et espaces sexués. Du voisinage résidentiel aux espaces d'anonymat

Jacqueline Coutras

- 1 Les travaux qui ont cherché à dévoiler la construction sexuée des espaces dans les villes nord occidentales doivent beaucoup à la notion de quotidien, couplée à celles de public et de privé. Elles doivent très peu à celle de territoire.
- 2 L'étude des activités quotidiennes situées dans quelques catégories d'espaces publics et privés a été au départ des réflexions sur la construction sexuée du fonctionnement urbain. Dans les années 1970, c'est en comparant le quotidien des femmes et des hommes que les recherches ont commencé à dévoiler comment la ville organisait un inégal accès des sexes aux « ressources » matérielles et symboliques urbaines. Alors, les travaux concluaient que la ville « enfermait » les femmes dans la proximité résidentielle et les « invisibilisait » ailleurs. Aujourd'hui, les problématiques se sont affinées, les raisonnements s'appuient moins sur la seule comparaison des activités réalisées. À mesure que les pratiques et les corps féminins sont admis dans la plupart des espaces-temps urbains, les problématiques et les questions se transforment. Elles intègrent d'autres dimensions. Par exemple – et toujours concernant les villes nord occidentales –, les analyses portent sur des catégories d'espaces et de pratiques plus diversifiées et complexifiées ; elles mettent l'accent sur les contextes et les échelles qui articulent les espaces-temps (individuels et de référence) ; elles s'attachent aux spécificités spatiales du masculin et du féminin, par-delà le sexe biologique des personnes...
- 3 L'article aborde le cas des échanges « imprévus et exceptionnels » qu'hommes et femmes nouent dans les espaces d'anonymat. Il aborde ceux qui, en contraire ou en complément des échanges quotidiens, en constituent l'autre versant. Ce faisant, il voudrait illustrer à la fois la transformation de certaines pratiques sociales depuis 20 à 30 ans, ainsi que les évolutions thématiques et théoriques qu'ont permises les travaux traitant du quotidien et de ses espaces.

Le quotidien à l'origine des problématiques de genre

- 4 En géographie, la notion a d'abord été prise dans son sens descriptif. Il s'agissait de repérer des espaces-temps caractérisés par la répétitivité d'actes individuels. Le travail domestique, la proximité résidentielle et les « fréquentations d'autres parties » de la ville ont été pris pour objet d'étude. Les espaces et temps publics – ceux du travail salarié et de la consommation principalement – ont été opposés aux espaces et temps privés – ceux consacrés à la famille et à l'entretien de soi. L'espace-temps résidentiel (à travers la réalisation des tâches domestiques et familiales et les activités de voisinage) a été le principal objet des observations, l'espace de référence et le pivot des problématisations. Les déplacements ont été le second sujet d'étude puisqu'ils donnent l'accès matériel au « reste » de la ville. Ce dernier thème était facile à traiter : des « enquêtes transport » comparatives existaient dans plusieurs pays ; de plus, il était auréolé du prestige et de la « scientificité » des statistiques.
- 5 Le débat qui était alors posé dure toujours. Quel statut scientifique faut-il accorder au couplage : pratiques quotidiennes/espaces publics et privés ? Quelle importance attribuer à la classe sociale, à l'ethnie aux structures spatiales pour rendre compte des sens fonctionnels, symboliques, normatifs des espaces ? Selon la réponse apportée à ces deux questions, les analyses se donnaient des objectifs différents. Les unes construisaient des catégories d'espaces-temps et concluaient que si une égalité d'utilisation s'établissait, les autres significations sexuées des espaces disparaîtraient. Les potentialités d'appropriation individuelle deviendraient les mêmes pour les hommes et les femmes ; cela autorise-t-il à conclure qu'il y aurait les mêmes processus de territorialisation ? Les démonstrations visaient à montrer que les actions et les « vécus » individuels sont capables de faire évoluer, et d'annuler à terme, les inégalités spatiales sexuées. Cette position sous-entend que seul l'usage modifie le sens de l'espace, au moins son sens sexué. Pour d'autres, il s'agissait non d'ajouter aux catégorisations spatiales existantes, mais d'évaluer comment le quotidien articulé aux partitions public/privé constituait une des structurations de ces inégalités, observées par les deux courants. Dans cette seconde position, les actions individuelles volontaires ne pouvaient dépasser ces inégalités, puisque celles-ci étaient liées à la fonctionnalité et aux valeurs et normes qui caractérisent et différencient les types d'espaces urbains.
- 6 C'est ainsi que ces notions ont constitué une entrée théorique pour poser la question des espaces sexués. C'est ainsi qu'elles sont devenues un enjeu politique (dans la mesure où la construction du sociospatial est un enjeu sociétal). Un enjeu politique, ou culturel si on considère que la culture fonde et légitime les rapports sociaux et donc contribue à opérer des hiérarchisations entre les individus et les groupes.
- 7 Dans ce corpus, le « territoire » n'était pas mobilisé en tant qu'outil de connaissance scientifique. Il ne l'était pas pour deux raisons. En géographie, le concept de territoire est traditionnellement pris dans une acception asexuée. Les travaux scientifiques estiment se situer au-delà des différences de genre et le relie à des acteurs « neutres ». Or, l'affirmation d'un genre universel n'est qu'un postulat. Si l'on en doute, même un tant soit peu, il est logique de conclure que le territoire est construit à partir de la prise en compte des pratiques masculines¹ ; cela est un des grands apports des études de genre et des récentes comparaisons Nord Sud. Il est une deuxième raison : les recherches sur la sexualisation des espaces s'inscrivaient dans le sillage des travaux

sociologiques (de la sociologie du travail en particulier), les seuls qui alors essayaient de conceptualiser les rapports de sexe. Or, la question du territoire, quel qu'en soit le sens retenu, n'a jamais été une préoccupation pour ces courants scientifiques. Aujourd'hui, le territoire n'est guère plus au centre des nouvelles problématiques de genre. Pour les mêmes raisons.

- 8 Si, retenant sa dimension psychosociale, on considère le territoire comme la distance à préserver pour se préserver et, en premier lieu, pour préserver son intégrité physique, il a une capacité heuristique et il a été souvent utilisé sous d'autres dénominations. Les travaux actuels sur les violences interpersonnelles et les insécurités dans l'espace montrent son importance. Cette conception rejoint peut-être celles qui le définissent comme un espace « d'identification individuelle » ou « d'intimité ».
- 9 Pour Marc Augé, le territoire est fondamentalement l'endroit où chacun « se sent chez soi » (1992). Cette définition conduit à se demander si dans un même lieu hommes et femmes se « sentent chez eux » à égalité et avec la même aisance ou familiarité, s'ils en retirent le même profit social. Tous les travaux sur le genre apportent globalement la même réponse. Ils concluent que le masculin y fait la loi sous les habits du mari, du père, du patron, du législateur, du politique, du dragueur ou du proxénète. Ceci, parce que les identifications spatiales sous lesquelles le féminin s'est jusqu'à présent trouvé et reconnu reflètent et induisent une hiérarchisation entre les sexes. Ce sont :
 - les espaces d'identification familiale. Le logement, la proximité résidentielle... : les endroits où la mère s'active et qu'elle fait vivre « au quotidien » ne sont peut-être plus les espaces d'activité prioritaires des femmes. Ils restent le pivot des références spatiales du féminin (images, métaphores...). Or les activités et les espaces privés ne bénéficient pas d'une valorisation sociale égale aux activités et espaces publics ;
 - les espaces de plaisirs sexuels masculins. Certes aujourd'hui, la collectivité ne fait plus systématiquement coïncider femmes et prostitution ; les statistiques officialisent le fait que 30 % des prostituées sont de sexe masculin. Toutefois les espaces qui sont associés à cette activité affichent la domination du masculin sur le féminin ;
 - des espaces de travail salarié dans des secteurs peu rémunérateurs et eux aussi peu valorisant (voir les secteurs fortement féminisés du tertiaire, des services, de certaines branches industrielles).

Identité et anonymat

- 10 Nous nous intéressons ici aux relations que nouent hommes et femmes dans les espaces publics d'anonymat lorsqu'ils délaissent les sentiers du quotidien et de la proximité résidentielle pour partir à la recherche de divertissement et d'insolite dans d'autres parties de la ville. Cela revient à s'interroger sur les relations de sexe existant dans des situations récréatives qu'elles se situent dans des espaces dits de « centralité » ou dans des espaces peu ou pas urbanisés mais aménagés pour la détente. L'objectif est de découvrir les ressources identitaires que les uns et les unes cherchent, et trouvent, dans de telles situations.
- 11 L'espace public retenu est celui de la circulation pédestre et d'une communication intersubjective dont les points de départ et d'appui sont : l'apparence, le spectacle et la mise en scène des corps, éventuellement la conversation. Ses règles reposent sur un jeu subtil de distances et de proximités : physique, affective, identitaire. Un jeu qui crée la

confiance et incite à l'expression intime de soi en public, ou qui, à l'inverse, fait naître le malaise et, à partir de là, l'inquiétude, voire l'angoisse d'une agression physique.

- 12 Acteurs et actrices sont face à face, ils partagent une même configuration spatiale et ont donc les mêmes avantages et inconvénients topographiques. Le corps est le pivot des situations où l'habit, le geste, la parole font signe, sollicitent ou repoussent le vis-à-vis. Il se trouve engagé de plusieurs façons. Fournissant une connaissance immédiate, il est d'abord manifestation d'émotions et apparence physique. Il est aussi mémoire de gestes et de postures : une surface où sont inscrits les pratiques et les contrôles sociaux. Enfin, il constitue la frontière, matérielle et sociale, entre soi et les autres. En ce sens, il induit la notion d'espace personnel et, avec elle, celles de proximité et de distance. Ne pas laisser l'autre outrepasser les « limites », le maintenir à la « bonne distance » sont des conditions pour que les espaces sensibles de déambulation et de flânerie anonymes laissent naître ces rencontres de hasard heureuses où les intimités se dévoilent à distance tout en gardant leur réserve². Une réserve et une distance en perpétuelle réévaluation et négociation avec le(s) partenaire(s) de façon à garantir une confiance réciproque.
- 13 Penser que ce type d'engagement offre les mêmes opportunités et les mêmes empêchements aux deux sexes sous-entend que les corps sexués sont à égalité d'action. La proposition implique que les protagonistes ont une égale foi dans leurs compétences. Elle suppose que les formes urbaines dispensent à l'un et à l'une les mêmes avertissements de prudence et les mêmes encouragements à agir. S'intéresser de cette façon aux intimités revient à s'intéresser à ces situations où la frontière entre la sécurité et la précarité physique est incertaine.

Mêmes craintes, mais inégales vulnérabilités des corps

- 14 Quand on les interroge sur leurs « sorties » dans des lieux publics où règne l'anonymat, les jeunes hommes et femmes disent leur volonté de liberté en même temps que leurs craintes de ne pas être à la hauteur de leurs espérances. Les deux sexes ont une même quête : dépasser les habitudes, se soustraire à la bienséance et aux rôles convenus pour s'inventer et se découvrir. Leur désir commun est de construire une identité pour soi : celle qui déborde et enveloppe l'identité sociale.
- 15 Vouloir se découvrir, c'est, en tout premier lieu, abandonner les défenses apprises ; c'est délaissier son corps social pour laisser surgir un corps sans garde : celui qui n'a pas été formaté et contraint. L'initiative paraît d'autant plus périlleuse à leurs auteurs qu'elle se situe dans un espace-temps ayant une réputation de liberté... et d'incertitude. Incertitude quant à la personne rencontrée, au déroulement et à l'issue de l'échange. Garçons et filles ont la même appréhension, ils voudraient seulement courir le risque d'être ébloui ou simplement déçu ou désappointé. Cela constitue le seul hasard qu'ils accordent aux situations urbaines d'anonymat. Ils veulent bien courir un risque, non se mettre en danger (Peretti-Watel, 1999). Les deux sexes partagent la même hantise d'une agression corporelle. Mais c'est à ce point-là que les récits divergent. Hommes et femmes font des évaluations différentes du dangereux ; ils n'anticipent pas les mêmes conséquences. La perspective d'être agressé dans son corps ne revêt pas la même

signification, ne suscite pas les mêmes images. L'inégale vulnérabilité des corps construit la ligne de partage.

- 16 Selon une enquête faite à Reading en Grande-Bretagne auprès d'hommes et de femmes des classes moyennes et populaires³, les femmes s'inquiètent quand elles croisent des hommes paraissant vieux et sales, ivrognes ou drogués, en somme des hommes à l'allure inhabituelle : « bizarre », dans des lieux « peu éclairés et déserts ». Elles s'inquiètent parce qu'elles n'envisagent la venue d'aucun secours en cas d'appel à l'aide. Les parkings, bois, parcs, métros, wagons vides, et d'une façon générale les espaces qui ne sont pas familiers acquièrent eux aussi très vite un caractère d'étrangeté. À ce titre, ils sont source de malaise, d'effroi. D'autres enquêtes réalisées dans les forêts récréatives situées aux franges de deux grandes villes localisées dans le Hertfordshire et au nord de Nottingham complètent les informations. Les femmes redoutent, en tout premier lieu, les agressions sexuelles, depuis le harcèlement d'un « exhibitionniste » jusqu'au viol et au meurtre opérés par un « dément ». Dans un second temps, donc avec un peu moins de crainte, elles évoquent la possibilité de se perdre et de se retrouver dans l'obscurité : elles relient également ces dernières situations à l'éventualité d'une agression sexuelle.
- 17 Les enquêtes concordent sur deux constats. Toutes les catégories de femmes établissent la même hiérarchisation de leurs peurs. Quels que soient leur âge, leur origine ethnique, leur appartenance sociale et les contextes considérés, elles anticipent des conséquences physiques dramatiques et mutilantes à la plupart des agressions qu'elles évoquent. De plus, elles développent des cartes mentales et des images de lieux dangereux précises, différentes de celles des hommes.
- 18 Les hommes, enquêtés dans les mêmes lieux et sous les mêmes conditions, redoutent surtout d'être victimes de vols violents commis par un homme ou une bande. Un peu moins alarmés, ils craignent aussi de se perdre, ils ont peur du noir (surtout les adolescents). Enfin, ils parlent de leurs soucis pour la sécurité de leur femme, leurs filles et jeunes enfants. L'éventualité d'être attaqué les affecte, mais pas au point d'adopter des conduites d'évitement, d'élaborer des stratégies qui les rassureraient où qu'ils se trouvent. Ils se sentent menacés eux aussi, mais un sentiment de vulnérabilité physique leur est étranger. Ils ne se représentent qu'exceptionnellement victimes d'agressions dramatiques et conservent l'image d'un rapport personnel calme et serein à l'espace. Ils imaginent rarement des situations qui auraient une issue extrême pour eux-mêmes.
- 19 Forcément, le plaisir de se promener et l'inclination à converser avec un inconnu sont proportionnels à ce différentiel de confiance éprouvé à l'égard de l'environnement aménagé, du ou des partenaires de hasard, de soi-même.
- 20 Deux points communs se dégagent de la comparaison entre les propos tenus. Ils et elles accusent toujours en premier l'espace sensible, bien avant d'évoquer un visage. Les accusations portent toujours sur les insuffisances de l'éclairage, sur le manque de lisibilité de la signalétique, sur les obstacles matériels qui freinent la fuite ou l'esquive. Les dispositifs empêchant des visions à large et longue portée sont particulièrement dénoncés. Mais, est-ce parce qu'on voit ou entend mal qu'on court un risque ? La relation de cause à effet est-elle aussi forte et directe ? Ne serait-ce pas plutôt une façon de dire sa peur de l'autre sans la mettre en mots, de dire son refus du différent sans lui donner un visage ; une façon de taire son manque d'assurance et son incapacité à orienter, donc à maîtriser, un échange impromptu né d'une situation de coprésence ?

Des intimités à distance : les mêmes espoirs ?

- 21 À partir d'observations faites à Paris, on voudrait examiner un autre type d'échange. Celui qui se produit dans certaines situations de « drague », disent les acteurs ; nous dirions des situations de découverte de soi à travers un échange consenti avec l'autre.

Les femmes à la recherche de situations d'autonomisation

- 22 Selon les témoignages dont nous disposons, les sites du Trocadéro, des Champs-Élysées, des Halles sont des destinations privilégiées quand des jeunes filles habitant dans des banlieues déshéritées (socialement et urbanistiquement) de l'agglomération parisienne organisent des « sorties » à plusieurs. Dans ces trois sites, les visiteuses inventent des situations d'autonomie relative en utilisant les spécificités discursive, économique, sociale des lieux.
- 23 Les « sorties » sont soumises à un préalable. Chacune commence par une longue et minutieuse préparation où le *look* se compose sans que rien ne soit laissé au hasard : maquillage, coiffure, parfum, coordination des couleurs des vêtements et des maquillages sont choisis après mûre réflexion avec l'amie. Ce premier temps passé à parfaire son apparence est un rituel indissociable de l'espace-temps qui va être fréquenté. Il est un moment à part entière de la sortie. Parce qu'ainsi transformées, les jeunes filles sont devenues certaines d'être belles et que l'attrait de leur corps est assurance de soi, elles ont acquis l'audace d'oser manifester leurs désirs à l'extérieur. Désormais, elles sont convaincues de savoir refuser ou accepter un échange avec quiconque, d'avoir la répartie pour transformer une altercation en un litige, ou pour la faire glisser en des évitements ou des arrangements dont elles décideront. Alors, comme les garçons, les filles se sentent aptes à « vanter » qui ne leur plaît pas ou qui elles voudront provoquer. Selon leur désir. Elles ont l'aplomb qui donne la compétence d'établir un rapport de force en leur faveur.
- 24 Les trois sites représentent deux types de rencontre avec le masculin. Dans le cas du Trocadéro, l'image de soi recherchée n'est pas celle qui naît d'une confrontation directe et effective avec le masculin. Le lieu est sollicité pour les interdits qu'il affiche, donc pour les transgressions des règles et des codes qu'il suggère. La confrontation avec l'autre se fait à travers la médiation du dispositif urbain. Et cet autre, ce sont les institutions. « Une fois arrivées au Trocadéro, elles dévalent les escaliers en chantant, escaladent les monuments. Elles multiplient les poses et postures empruntées aux *Top models* en parfaites apprenties mannequin et se mettent en scène de préférence dans les espaces interdits (pelouse, fontaines) et se prennent en photo » (Ktoridès, Pernet, 1996, p. 62).
- 25 Sur les Champs-Élysées et aux Halles, le masculin est sollicité, non plus indirectement ou comme spectateur, mais comme interlocuteur effectif. Dans l'approche concrète des corps, les dispositifs urbains sont des alliés précieux. Ils offrent des caches, ménagent des combines, des espaces-temps de repli ou de traverse, d'atermoiement, de dialogue avec soi-même pour négocier ses interdits et ses assujettissements, pour cerner les limites des transgressions possibles. Les actrices trouvent à s'y révéler tout en éludant leurs craintes. Par exemple, sur les Champs-Élysées, le symbolisme des formes architecturales et, plus prosaïquement, la nature des commerces et la configuration des

lieux sont une invitation à « se lâcher », disent les deux sexes. Sur les vastes trottoirs, les filles sont sûres de rester groupées, elles n'ont pas à craindre d'être séparées de leurs amies, ce qui les réduirait à leurs seules ressources. Sûres de retrouver leurs comparses à leur gré, elles accélèrent ou ralentissent le pas, s'arrêtent ou s'éclipsent dans les multiples occupations dont les commerces, largement ouverts à toutes les catégories de clients, donnent l'occasion ou le prétexte. Les attitudes corporelles qui éloignent, rapprochent, font disparaître composent les règles d'un jeu toujours renouvelé pour trouver des ruses qui donnent le temps de faire évoluer son apparence, d'anticiper la situation, de se donner courage...

- 26 Ainsi, les filles d'aujourd'hui ne vont pas seulement arpenter les Champs-Élysées ou le Forum des Halles pour évaluer leur apparence physique et ses effets sur l'autre sexe, ce ne serait pas une attitude bien nouvelle. Elles y vont pour y agir crânement, « sans retenue » dirait le savoir-vivre du début du siècle dernier, pour y faire admettre leurs enthousiasmes et leurs désapprobations : leurs jugements et leurs décisions. Le moment qu'elles vivent leur procure une bouffée d'autonomie et d'intimité puisqu'elles savent se rendre visibles aux conditions qu'elles ont décidées. La ville sensible ne peut ni escamoter ni transformer leur présence, et avec elle la ville normative : celle qui façonne les identifications sexuées.
- 27 Il est une autre façon de trouver une capacité d'autonomisation dans un environnement appréhendé à distance par le seul regard. Le cas étudié est pris parmi des femmes adultes plus âgées ayant mari et enfants, mais de même condition sociale et vivant dans les mêmes banlieues que les jeunes filles de l'exemple précédent (Coutras, 1996, p. 110). Dans notre échantillon, il en est qui ne savent pas lire un plan de métro, qui se repèrent difficilement sur une carte, qui, bien sûr, sont sans voiture. À condition toutefois de disposer d'un motif « valable » (aller chercher des renseignements pour leurs enfants ou la famille), ces femmes préfèrent venir dans un centre d'information situé dans Paris *intra muros* plutôt que d'aller dans un centre social offrant exactement les mêmes aides, mais situé près de chez elles dans leur ensemble résidentiel. Elles aussi font une « sortie », elles emploient le même terme que les jeunes étudiantes précédemment. Dans leur « sortie », elles aiment tout particulièrement le trajet en autobus. Là, protégées par la vitre, par le conducteur du véhicule et par la puissante administration de la compagnie de transport, elles peuvent participer aux spectacles qu'elles traversent, tout en étant « abritées ». Le transport en commun est une sorte de bulle qui leur donne la hardiesse d'approcher, à travers le filtre de la fonctionnalité, l'autre ville : celle qui déconnecte du résidentiel familial et où chacune peut se représenter en rupture avec les règles, les devoirs et les servitudes du quotidien.

Les garçons et leurs solidarités

- 28 Les garçons racontent très différemment leurs « sorties » dans les mêmes types de lieux. Ils se racontent beaucoup moins que les filles. Ils racontent surtout beaucoup moins les situations susceptibles de mettre en doute leurs compétences, *a fortiori* leurs compétences corporelles. Ils reconnaissent vite et sans ambages qu'ils font des « sorties » entre copains dans le but principal, voire unique, de « draguer ». Les filles emploient le même terme après avoir égrené quelques autres motifs. La similitude s'arrête là. Un garçon dit :

Le premier arrivé dispose d'une priorité, comme d'une chasse gardée et aborde la fille en marchant près d'elle, en la mettant ostensiblement en garde contre les

autres membres du groupe, plutôt avec emphase. Comme s'il cherchait... à se distinguer aux yeux de la jeune fille, jouant les protecteurs d'une manière distanciée... Ne sachant que faire, les jeunes filles accélèrent le pas... Ce qui importe, c'est d'avoir le sens de la repartie. Sinon, très vite, les autres [garçons du groupe] arrivent et il devient plus difficile de s'en débarrasser : ils ne sont jamais très loin, rarement perdus de vue... Et quand l'un d'eux ose la toucher – notamment toucher rapidement ses cheveux – tous se bousculent, essaient de l'atteindre, se poussant vers elle (Gaubert, 1995).

- 29 Ce récit a une triple tonalité. Il manifeste la crainte et l'appréhension de ne pas savoir séduire l'autre sexe et de perdre la face par rapport à soi-même en la perdant devant elle, devant eux : le groupe des pairs (il est même permis de se demander si le partenaire privilégié est la fille « draguée » ou les copains-spectateurs).
- 30 Ici encore, les aménagements matériels servent à faire varier distance et proximité pour qu'aboutisse la stratégie élaborée. La concurrence au sein du groupe de garçons se joue sur plusieurs registres qui font intervenir la rapidité des corps à voir et se mouvoir. Compétition pour s'assurer une « chasse gardée » et la conserver, c'est-à-dire : maintenir les copains à distance et la fille à proximité. Compétition pour que celle-ci devienne intimité à deux et pour gagner la discrétion du groupe. Quand les filles relatent leurs aventures sur les Champs-Élysées ou aux Halles, les copines ne sont jamais loin non plus. Elles aussi jouent entre distance et proximité pour opérer une surveillance et une protection discrètes. Elles se rapprochent quand elles se sont perdues de vue, sur un signe de l'une d'entre elles, ou encore de leur propre initiative pour prévenir un danger qu'elles auraient anticipé.
- 31 Les sites mentionnés se donnent facilement à fréquenter, à lire et à voir. Ils sont ouverts, lisibles, visibles, fluides, et en même temps sont des gardiens d'intimités et de secrets. Autorisant des expressions de soi libérées – relativement – des règles convenues, ils sont source d'angoisse et d'espoir pour tous, les discours en témoignent. Ils sont source d'angoisse et d'espoir, inégalement pour les femmes et pour les hommes. La construction des identités sexuées reproduit inévitablement ces inégalités qui naissent, s'affirment, se confirment dans des émotions partagées et quand les individus, anonymes, s'exposent au plus près d'eux-mêmes.

Conclusion

- 32 Pour les groupes sociaux et catégories d'espaces étudiés, les scénographies et dramaturgies qui viennent d'être rapportées font comprendre l'inégale habileté à agir et à réagir qu'a chaque sexe quand il va à la rencontre de l'autre dans les espaces publics d'anonymat. Apparemment, les situations et pratiques que recherchent les personnes sont en rupture avec le quotidien. Les qualificatifs d'exceptionnel, d'insolite ou d'inconnu les caractérisent le mieux, alors que le quotidien est associé à la routine, au banal. Aussi, il serait tentant de conclure que les espaces publics d'anonymat sont le contraire, c'est-à-dire le complémentaire, des espaces et situations résidentiels. Des travaux récents qui s'attachent davantage à l'étude des expressions corporelles, et moins aux « activités réalisées » par les individus, montrent que le féminin maîtrise les situations d'anonymat, ou leur trouve une issue « honorable », uniquement quand le quotidien y a préparé. C'est pourquoi les espaces de rencontre anonyme sont, me semble-t-il, plus le prolongement que le contraire de la proximité résidentielle où les échanges restent dans le cadre du voisinage et de l'interconnaissance. Ils sont ce sur

quoi débouche le quotidien quand celui-ci est bien maîtrisé et géré : quand il est source d'éducation de soi et de respect de l'autre.

- 33 Nous n'avons toujours pas rencontré le concept de territoire. Pourtant, certaines des inégalités qu'on observe entre hommes et femmes seraient certainement à relier à des processus de territorialisation. L'actuel concept de territoire paraît inapte à en rendre compte ; essentiellement, semble-t-il, parce que sa composante sexuée n'a toujours pas été théorisée. La recherche en est au moment où il devient possible et nécessaire de le déconstruire/reconstruire pour en faire un outil d'analyse plus complet.

BIBLIOGRAPHIE

- Augé M., 1992, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la sur modernité*, Paris, Seuil.
- Bauman Z., 1999, *Le coût humain de la mondialisation*, Paris, Hachette.
- Coutras J., 1996, *Crise urbaine et espaces sexués*, Paris, Masson/A. Colin.
- Coutras J., 2003, *Les peurs urbaines et l'autre sexe*, Paris, L'Harmattan.
- Ethnologie française, 2002, *Intimités sous surveillance*, 1.
- Dejours C., 2001, *Le corps d'abord*, Paris, Payot.
- Gaubert C., 1995, « Badauds, manifestants, casseurs : formes de sociabilité, ethos de virilité et usages des manifestations », *Sociétés contemporaines*, n° 21.
- Ktoridès E., Pernet A., 1996, « Je ne m'appelle pas Cindy Crawford », *Panoramiques*, n° 26.
- Peretti-Watel P., 1999, « Pourquoi et pour qui un risque est-il acceptable ? », *Les cahiers de la sécurité intérieure*, n° 35.
- Sennett R., 1996, *Uses of Disorder : Personal Identity and City Life*, London, Faber & Faber.
- Valentine G., 1989, *The Geography of Women's Fear*, AREA, 21, 4.
- Valentine G., 1992, *Images of Danger/Women's Sources of information about the Spatial distribution of Male Violence*, AREA, 24, 1.

NOTES

1. Pour la bibliographie détaillée, voir J. Coutras, 2003.
2. C. Dejours, associe l'intimité à « la vie qui s'éprouve pour soi » (2001, p. 153).
3. G. Valentine, 1989, 1992. Une analyse plus détaillée et une bibliographie plus complète figurent dans J. Coutras, 2003, p. 88 sq.

RÉSUMÉS

L'article aborde le cas des échanges « imprévus et exceptionnels » qu'hommes et femmes nouent dans les espaces d'anonymat. Il aborde ceux qui, en contraire ou en complément des échanges quotidiens, en constituent l'autre versant. Ce faisant, il voudrait illustrer la transformation de certaines pratiques sociales depuis 20 à 30 ans, et aussi souligner la capacité heuristique des concepts de quotidienneté et d'espaces quotidiens. La démarche révèle, en creux, le faible rôle qu'a eu le concept de territoire tout au long de ces années. Pourquoi ? L'analyse commence à peine.

The article deals with “unexpected and exceptional” exchanges that men and women establish in anonymous places. It considers those which, unlike or in addition to daily exchanges, are on the other side of the coin. In so doing, it aims at illustrating the transformation of certain social practices for the last 20 to 30 years, and also stressing the heuristic value of concepts of dailiness and everyday life territories. This process indirectly reveals the weak part played by the concept of territory all through the years. Why ? The analysis is just beginning.

INDEX

Mots-clés : quotidien, territoire, espace social, voisinage, espaces sexués, genre, identités, anonymat

AUTEUR

JACQUELINE COUTRAS

Géographe,
Directeur de recherche,
Ladyss (Laboratoire dynamiques sociales et recomposition des espaces),
CNRS, Université de Paris X,
Bât. K,
200 av. de la République,
92001 - Nanterre Cedex
jcoutras@u-paris10.fr